

— Non, tu ne l'auras pas, dit-elle pâissant ;
Non, c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée
— Je la veux.

— Non, jamais ! pour moi je l'ai gardée,
Et tu peux prendre le tout ! laisse -moi seulement,
Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.
O cher amour ! pourquoi Dieu l'a-t-il rappelée,
Depuis trois ans tantôt qu'elle s'en est allée,
Si bonne et si gentille !... Ah ! depuis son départ
Tout a changé pour moi ! maintenant, c'est trop tard ! ”

Et d'un pas chancelant, elle prit en silence
Les objets, qu'il lâcha sans faire résistance ;
Elle s'arrêta longtemps sur ces restes sacrés,
Immobile et rêvant, ses yeux désespérés ;
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,
Le petit tablier, le bonnet du dimanche ;
Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,
Sombre, elle enveloppe les vêtements de mort,
En murmurant tout bas :

“Non ! non ! c'est trop d'injustices.

Tu te montres trop tard !

—Trop tard ? En es-tu sûre ?

Dit l'homme en éclatant, et puisque notre enfant,
Vient nous parler encore et qu'elle nous défend
De partager la robe où nous l'avons connue,
Et que pour vous gronder son âme est revenue,
Veux-tu me pardonner ? Je ne veux plus partir !

Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.

Elle courut à lui :

Tu pleures ? ta main tremble ?.....

Et tous deux sanglotant, dirent : “Restons ensemble !”

E. M.
